

Inter
Art actuel



Bisbilles

Guy Durand

Number 46, 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/46812ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Durand, G. (1990). Bisbilles. *Inter*, (46), 2–5.



Il y a des décennies qui stigmatisent leur trépas. La Hongrie, la R.D.A., la Pologne, la Tchécoslovaquie, la Roumanie, la Lithuanie bien sûr. Mais ici, autrement. En 1980, collectivement une majorité de Québécois formulaient un NON à l'autonomie nationale. Mort du pays utopique ou report inévitable ?

■ Et en 1989, la mer et le fils mal

aimé tuent. Dans le golfe Saint-Laurent, les flots déchaînés engloutissent instantanément trois cargos et leur quarantaine de marins ; à l'Université de Montréal, la folie meurtrière exécute quatorze jeunes femmes. La nature indomptable d'une part, et la culture violente d'une société trop yankee d'autre part : cowboy en armes et confusion d'abruti.

RESTE L'ESPOIR, L'ART ET SES DÉBATS D'IDÉES

Cinq faits d'art ont attiré l'attention ces derniers mois. L'attribution de deux importants projets muséaux d'intégration de l'art à l'architecture, communément appelé les 1 p. cent, la présence de l'art québécois à New-York, la production de cartes d'art postal et d'un guide en provenance du regroupement québécois des centres autogérés, le ton d'extrême droite de

la critique journalistique, et les œuvres d'artistes du collectif INTER/LE LIEU participant aux événements d'art à Joliette (*De la onzième rumeur au X^e péché*) et Québec (*Mirabile Visu, Réparation de poésie ; Le folklore poétique*) alimentent cette chronique sur ce qui se passe à la fin de la décennie 80 en art au Québec.

MULTI-ETHNICITÉ DE L'ART PUBLIC ET REPLI DU JOURNALISME D'ART

Avec les agrandissements du Musée des beaux-arts de Montréal et du Musée du Québec deux concours majeurs d'intégration de l'art au bâti ont eu lieu cette année. Un élément commun ressort de la sélection par les jurys : les artistes choisis, Betty GOODWYN à Montréal et David MOORE à Québec, sont des créateurs québécois de souche anglophone et irlandaise, et non francophone.

■ Loin de refléter comme il y a 20 ans l'inféodation de notre muséologie au modèle « canadien », ces choix n'expriment-

ils pas davantage la composition culturelle d'une société en mutation démographique et politique ?

■ Et parlant d'art public comme les 1 p. cent, il n'y a qu'un pas pour déboucher sur le financement public des réseaux d'art au Québec dans le Canada : musées et galeries parallèles profitent des subventions du ministère des Affaires culturelles et du Conseil des Arts.

■ Or quel étonnement de lire cet automne les deux critiques journalistiques d'art attirées à l'influent *Devoir* et à l'imposante *Presse*, Claire GRAVEL et Jocelyne LEPAGE, se

BISBILLES

livrant à des charges dignes de l'extrême droite contre l'art public subventionné.

■ D'une part, Claire GRAVEL a pris le parti pour le marché privé contre l'art subventionné, sous-entendant l'« inéquité » de notre système dualiste envers les galeristes privés. Pour ce faire elle ne discutait aucunement des fondements du premier (marchandise-vente-profit) versus le second (expérimentations-connaissance-échanges). Aussi elle dénonçait vertement certains programmes du Conseil des Arts qui, à l'invitation des centres d'artistes, finançaient les cachets, les transports et les séjours d'artistes étrangers au Canada, mesure inexistante dans les autres pays ! Claire GRAVEL semblait faire fi de la dimension d'ouverture internationale qui prévaut dans les idées à la mode. De plus, faut-il être à ce point biaisé chez une critique pour ne pas s'apercevoir que les galeries privées montréalaises par exemple (BOULANGER, WALLACE) exposent pour vente une majorité d'artistes non-québécois ? Grosso modo, ce ne sont pas nécessairement les faits, toujours discutables, mais l'esprit tendancieux affiché. De deux choses l'une, ou bien l'État devrait se retirer de l'art pour laisser jouer le strict marché (fondé sur l'art paysagé), ou bien devrait-il subventionner les galeristes privés et abolir la notion et

les réseaux d'art parallèle aux musées et au marché ?

■ D'autre part Jocelyne LEPAGE, quant à elle, commentait le projet millionnaire de Melvin CHARNEY pour le Centre de Phyllis LAMBERT. Elle y prônait une position éclectique et aristocratique contre la procédure actuelle d'octroi des contrats du 1 %. Plutôt que de permettre démocratiquement à tous les sculpteurs — ou autres créateurs — de participer et de vivre via de tels projets régionalisés ou nationaux, Jocelyne LEPAGE souhaitait que l'on réserve le budget (jusqu'à 2 millions de dollars annuellement) à seulement les trois ou quatre artistes compétents dans ce secteur, tous les autres n'étant que des artistes décoratifs, selon elle.

■ Incroyable ce réductionnisme qui, poussé à l'absurde, pourrait signifier ceci : GOODWYN, MOORE, CHARNEY vous êtes l'art public officiel de tout le Québec. Voici les millions ! Fin du pluralisme n'en déplaisent aux GOULET, GRANCHE, DAUDELIN, BOURGAULT-LEGROS, DEMINOFF-SÉGUIN, THIBERT, FERRON, GIRARD, SALVAIL, LABRIE, LARIVÉE, VAILLANCOURT, BOURASSA et tous les autres.

■ Bizarre cette mesquinerie à penser l'art avec des valeurs qui se sont écroulées à l'Ouest au siècle passé et qui s'effiloche à l'Est présentement.

DES CRÉATRICES À NEW YORK ET DES CARTES DU TEMPS DES FÊTES

On sait que les organisateurs du festival culturel de Brooklyn (New-York) inviteront le Canada l'an prochain. Phénomène d'importance pour ceux qui évaluent l'affirmation artistique du Québec sur la scène internationa-

le, tous les artistes invités seront de Montréal !

■ En effet, à l'étranger les critiques considèrent la métropole comme un creuset bouillant de danse, théâtre et cinéma. Avec les Marie CHOUINARD,

Margie GILLIS, Dena DEVIDA, Édouard LOCKE (La La Human Steps), Gilles MAHEU, Jean-Pierre RONFARD, Robert LEPAGE, Robert GRAVEL et sa L.N.I., Denys ARCAND, Jean BAUDRY, LAUZON et cie. la diffusion outre-frontière bouge.

■ Côté arts visuels ce sont les femmes qui sont à l'avant-scène depuis peu : par exemple, Louise LECAVALIER (danseuse étoile de La La human Steps) avec David BOWIE —

leur clip se retrouvait au cœur de l'impressionnante installation en mur de vidéos de Nam June PAIK lors de la non moins intéressante exposition *World Media Culture* tenue au Whitney Museum de New-York en novembre dernier ; ou encore France MORIN quittant la gérance de la galerie canadienne 49 Parallèle pour le New Museum dans Soho, démarrant avec l'exposition *Chaos* ; ou encore la présence à venir de Betty GOODWYN à Sao Paulo.



ICI

Pendant ce temps, le Regroupement des centres d'artistes autogérés du Québec a produit six cartes d'art postal jumelant photographes et critiques : art postal, vœux du Temps des Fêtes ? Certainement une visibilité de l'organisme qui rejoindra tous les membres et l'ensemble de la communauté des réseaux d'art. Qui plus est la diffusion est fondée sur des créations en duos (Gilles GIRARD — Pierre THIBODEAU, André MARTIN — Thérèse SAINT-GELAIS, Marc AUDETTE — Marie-Jeanne MUSIOL, Gérald OUELLET — Madeleine DORÉE, Hélène PLOURDE — Silvie BERNIER, Patrick ALTMAN — Guy DURAND). Ce qui annonçait le répertoire de ces centres.

■ Que penser de ce petit guide, format guide Michelin, froid, fonctionnel, publicités incluses ? Le paradoxe.

■ Tout d'abord ce regroupement n'a d'autogéré que le discours. Économiquement parlant, toutes les organisations de l'art parallèle sont subventionnées, c'est-à-dire soumises aux procédures d'évaluation technocratique, soit au Conseil des Arts du Canada soit au ministère des Affaires culturelles du Québec. Politiquement qu'en est-il ? N'avons-nous pas affaire à une structure hiérarchique, qui chapeaute plus qu'il ne s'étend en réseaux ? Il a pour fonction de représenter auprès de l'État. Dissidence des centres d'artistes du regroupement canadien (RACA) ? Pas du tout. Une sorte de duplication régionale. Et

la production même de ce guide laisse songeur. Confiée aux Éditions Parachute, une revue anglo-canadienne sise à Montréal et à prétention « internationalisante », cette petite entreprise n'a aucun lien avec le regroupement, sinon en affaires. Or, le regroupement compte justement deux éditeurs dans ses rangs. L'idée même d'autogestion ne signifie-t-elle pas d'utiliser ses propres ressources ?

■ Reste le contenu : le guide se veut limpide, hybride aussi ; on oscille de l'éditorial engagé aux adresses utiles, sans oublier publicités et descriptions des centres. Il faut lire Gilles ARTEAU. Il démontre que la consolidation institutionnelle des centres d'artistes en regroupements inclura toujours un potentiel pervers : celui d'une potentielle dissidence esthétique et politique : *Le Regroupement des centres d'artistes autogérés du Québec est à la fois l'aboutissement de 15 ans d'histoire, et le commencement d'une autre histoire collective des regroupements d'artistes. Nous prenons au vol une modalité fonctionnelle de prise en charge par les artistes eux-mêmes des conditions de production et de diffusion de leurs œuvres. Cette modalité apparentée aux formules coopératives est venue remplacer les manifestes et mouvements artistiques des années 40 et 50. Sans autre position « idéologique » que la gestion autonome et quelques critères de définition, nous avons laissé derrière les actions « contestataires » qui ont*

contribué à la reconnaissance de la place sociale de l'artiste. Un espace social, c'est aussi un espace politique. Peut-être devons-nous choisir entre le

seuil institutionnel et la rue ? Entre la reconnaissance et une certaine guérilla ? Sinon, le fonctionnalisme seul déterminera notre avenir.

ARTISTES D'INTER/LE LIEU DANS LES ÉVÉNEMENTS D'ART À L'AUTOMNE

Dans tout débat d'art, il importe de signaler des œuvres significatives dans une autre optique que celle de la simple diffusion d'une quelconque trace artistique enrichissant le curriculum vitæ de l'individu.

■ Les événements d'art qui ont lieu au Québec concrétisent cette formule qui le permet. Ils sont importants pour l'art expérimental, hors des institutions le plus souvent, ou de connivence de plus en plus. Ceux qui ont eu lieu cet automne ont impliqué plusieurs artistes du collectif INTER/LE LIEU.

■ Le premier de ces événements a été *De la onzième rumeur au Xe péché* tenu en septembre à Joliette. Alain-Martin RICHARD y a créé une manœuvre/performance interactive réussie parce que fondée sur l'intelligibilité de la pulsion des gestes connectés aux ajouts des spectateurs.

■ L'événement *Mirabile Visu* en novembre à Québec fêtait l'existence de la photographie. Voilà un moment clé dans la jeune histoire des centres d'artistes à Québec. Non seulement à cause de la diversité des activités et expositions coordonnées par Lysanne NADEAU, mais parce qu'il s'agissait de la première jonction complète de tous les groupes, centres, galeries, institutions de Québec allant de la Galerie du Musée à un appartement de la rue Saint-Olivier, de la Galerie

Vu au LIEU en passant par l'Œil de Poisson, les Ateliers Imagine, la Chambre Blanche et Obscure etc.

■ L'installation photographique de Patrick ALTMAN chez Obscure aura été un point fort de *Mirabile Visu*. Rarement a-t-on vu les conditions d'existence du photographe devenir distance critique d'avec l'institution muséale et son rapport à l'art tout en créant un subterfuge unique — les conditions climatiques contrôlées des non-chef-d'œuvres.

■ Sans être un événement en soi, la performance et l'installation de Richard MARTEL chez Obscure en novembre rejoignait de manière épurée la robotique hyperindustrielle de l'être urbain (la performance) et les réflexions sur la culture médiatisée par la télévision et les vidéos (l'installation), ce que nous retrouvons dans les œuvres présentées au Whitney Museum mais qui sont absents aux *Cent jours de l'art contemporain* de Montréal.

■ Enfin Jean-Claude GAGNON récidivait en décembre avec *Réparation de poésie* quatrième édition : *Le folklore poétique*, au LIEU cette fois. Soirée de performances hybrides et exposition d'œuvres en provenance de plusieurs pays permirent de suivre une de ces avenues d'art pauvre et mobile propres aux réseaux parallèles.

ART ET NON-ART

Fin d'année, de décennie, à dix ans de l'an 2000. Un Québec aux institutions qui s'éclatent du côté pluri-ethnique, sauce anglaise, au même moment où Westmount délègue un certain parti *Égalité* à l'Assemblée Nationale. Et lorsque notre rayonnement international par l'art a aussi des traits féminins, ici la folie meurtrière mâle a l'accès facile aux canons, et semait une confusion nauséabonde. Heureusement que nos événements d'art parallèle et publiques déboutent la tentation journalistique de l'opportu-

nisme influençable.

■ Comme si l'art et le non-art joutaient sans théorie Nature/Culture. Des bateaux coulent tandis que l'Armée canadienne avorteuse usurpe un slogan de vie. Il est grand temps de reprendre la route du délire et de débouter la folie, comme le fera justement l'installation de Guy BLACKBURN au centre d'artistes Skol à Montréal ou l'événement *Folie/Culture* repris chez Obscure à Québec. En janvier 90.